

6-1-2007

Noureddine SAADI (2005). La nuit des origines, roman

Najiba Regaïeg

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Regaïeg, Najiba (2007) "Noureddine SAADI (2005). La nuit des origines, roman," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 68 : No. 1 , Article 16.

Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol68/iss1/16>

This Compte Rendu is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

dans l'écriture de Rafia Mazari qui se comporte, dans ce livre, en mémoire vivante d'une Algérie enfouie dans les contes de ses propres enfants et apparaissant à la lueur chatoyante des prénoms arabes très significatifs et dont le lexique clôt l'œuvre.

Najiba Regaïeg

Noureddine SAADI (2005). *La nuit des origines*, roman, Blida, Éditions Barzakh, 205 p.

Il s'agit d'un long récit contenant 32 chapitres très variables dans leur nombre de pages, un prologue et un épilogue. Ce roman, comme son titre l'indique, raconte les origines obscures d'un personnage énigmatique. Abla est une femme algérienne venue récemment à Paris pour fuir sa ville natale Constantine et le bain de sang qui recouvre à nouveau la terre algérienne. Habitant un bâtiment de l'Armée du salut et entamant seulement les formalités pour l'acquisition d'un titre de séjour, elle apparaît comme un être marginal et très peu enclin à l'intégration. Sa fréquentation du monde du marché aux puces de Saint-Ouen confirme encore plus cette impression. Dans ce marché, les objets de son enfance la rattrapent et la ramènent à un univers qu'elle cherche, à tout prix, à oublier. C'est ainsi qu'éprise d'un lit jumeau du sien hérité de ses ancêtres, elle défaillit dans les bras de son acquéreur Alain qui, lui, est attiré surtout par ses origines, la ville où lui aussi est né et qu'il a aussitôt quittée. Cette fausse relation amoureuse (puisque aucun des deux n'aime l'autre pour lui-même) ne résiste pas aux humeurs très fluctuantes de Abla qui vit un malaise existentiel très poussé. Transportant avec elle en France un manuscrit rare hérité de son grand-père maternel et datant du XI^e siècle musulman (XVII^e siècle chrétien) comme on transporterait un enfant, elle cherche à s'en libérer, le présentant d'abord à la Bibliothèque nationale puis à un commissaire-priseur turc qui en est ébloui. C'est justement lors de la rencontre avec ce dernier qu'elle réalise l'infanticide qu'elle voulait commettre et que, prise de panique et de remords, elle se suicide en avalant le contenu d'un sachet de médicaments.

Abla, appelée Alba par certains (une inversion significative rappelant déjà son aliénation irréversible ou la perte de son identité), était architecte. Elle a divorcé à l'issue d'un mariage qui a duré 12 ans pendant lesquels elle n'a pu donner d'héritier à son cousin époux. Conscient de son malheur, elle qui avait déjà perdu sa mère à trois ans, son grand-père a décidé de lui léguer ce manuscrit contenant la Baraka des ancêtres et les prières qu'enfants, ils avaient appris de père en fils. Ce précieux héritage difficile à évaluer a pesé lourd sur son âme déjà meurtrie par les paysages architecturaux hétéroclites et greffés les uns sur les autres de sa propre ville. Cette mémoire foisonnante et bâtarde, associée à l'échec de sa vie

amoureuse dû à sa stérilité, relation altérée encore plus par les événements sanglants de son pays, a eu raison de sa résistance et de son courage à affronter le monde marginal dans lequel elle a atterri. Le marché aux puces, mémoire cachée des civilisations, est à l'image de ses vendeurs venus de divers horizons et connaissant presque tous un vrai effacement identitaire. Alain-Ali est, par exemple, l'enfant d'un appelé français qu'il n'a jamais connu et d'une mère algérienne taciturne et retirée. Il porte ses origines comme on porterait une blessure, c'est pourquoi la seule mention de la ville de naissance de Abla a fait d'elle une créature qui hante son existence. Retourné en Algérie dans le même avion transportant son cercueil, il ose ouvrir des papiers où elle avait rédigé ses mémoires. C'est là qu'il découvre le secret de son suicide, cette mémoire alourdie par des colonisations successives et des identités plurielles s'effaçant les unes par les autres et écartelant son être jusqu'à la désagrégation. La nuit du suicide de Abla correspond presque à sa nuit de noces. Habillée en blanc, fardée à outrance et portant des talons, elle avait été couchée dans son lit par Jacques, l'ami d'Alain, et ce n'est justement qu'une fois morte que ce dernier a eu le sentiment qu'il la possédait (surtout après avoir lu son petit récit). Le parchemin contenant le manuscrit des ancêtres, cet enfant lourd à porter et si fascinant pour la conservatrice de la Bibliothèque nationale puis pour le commissaire turc, représente d'une certaine façon les trésors cachés de l'Algérie, trésors tant convoités mais restés mystérieux et insaisissables pour tous les colonisateurs.

Ce roman de M. Saadi présente une particularité stylistique singulière. Les discours, sans mention aucune de leurs locuteurs, s'y mêlent avec les récits et donnent l'apparence d'un récit continu fait d'un magma de sons où des voix d'hommes et de femmes, de riches et de pauvres se mêlent sans distinction. À croire qu'à travers ce trait stylistique, l'auteur a voulu illustrer, dans la langue même, le sens d'un métissage forcé ramenant la langue à ses limites et les êtres aux frontières de leurs origines obscures.

Najiba Regaïeg

AFULAY (2006). *Cendres des étoiles*, texte original en tamazight, traduction et mise en forme par AFULAY, Roger DEXTRE et Harim MOUSSA, Vaulx en Velin, Éditions GRAFIKA-S, 61 p.

Cendres des étoiles se compose de vingt-huit poèmes et de leur traduction en langue française. Des pages qui cherchent à ressusciter les « résonances des mythes / d'un temps / enfouis dans la matrice des cimetières » (7). Un fil d'Ariane traverse tous les poèmes pour faire de leur multitude une unité harmonieuse. Ainsi, peut-on trouver plus beau que les